

rent sortis de la ville, ils tirèrent à mitraille sur les insurgés dont 80 furent tués ou blessés et cent fait prisonniers.

Les nouvelles de Posen du 30 janvier, ajoutent :

« Les trains de Silésie amènent journellement des soldats de la réserve des 6^e et 46^e régiments d'infanterie, qu'ils sont de suite habillés et envoyés aux bataillons. Le nombre des Polonais de la classe aisée, qui ont passé ces jours derniers par Posen se rendant par le chemin de fer de Kreis à Thorn, est très-considérable. »

On écrit enfin des frontières du royaume de Pologne, Kattowitz, 31 janvier :

« Mercredi, les insurgés ont coupé le chemin de fer en enlevant les rails pour que les trains arrivant de Varsovie ne pussent dépasser la station frontière de Senowice. »

Dans la nuit de jeudi, un train express contenant des soldats, a été envoyé pour rétablir les communications, mais les rails ont été enlevés depuis Rokicyn.

Comme le train marchait très-lentement, la locomotive et les premiers wagons ont seuls déraillé et il n'y a pas eu d'accident sérieux. Les soldats sont allés à pied de Rokicyn à Ragow et ont réparé la voie.

Le chemin de fer de Varsovie à Saint-Petersbourg n'est plus praticable, car plusieurs ponts sont coupés. On a installé des postes de soldats entre Protokow et Skierniewice sur la ligne de Varsovie à Cracovie pour empêcher les nouvelles déteriorations des chemins de fer.

Nous empruntons, dit la France, à un document officiel le récit d'un fait dont l'arrondissement militaire de Radom (Pologne) a été le théâtre :

Dans la nuit du 22 au 23 janvier, une troupe de 600 hommes, armes de grands couteaux à deux tranchants fixés sur des bois de lance, entra dans le village de Bodzantyn, se jeta sur les quartiers habités par les officiers et par les soldats, et pénétra ensuite dans les casernes avec l'intention d'enlever les armes et les munitions de guerre.

Les officiers et les soldats russes qui appartenaient à la 2^e compagnie du régiment de Smolensk, ainsi surpris, se rassemblerent à la hâte, et après une lutte dans laquelle ils montrèrent un grand courage, ils parvinrent à repousser les assaillants qui évacuèrent dans le village après avoir perdu trente de leurs. Les Russes ont eu quinze blessés, dont cinq très dangereusement.

Des faits semblables se sont produits dans d'autres provinces. Ils prouvent que les insurgés ont obéi à un mot d'ordre, et établissent le caractère que, sur beaucoup de points, ils ont donné à la lutte.

Amériqne.

Le général Burnside a adressé la proclamation suivante à ses troupes :

« Quartier général du camp du Potomac. près Falmouth, 26 janvier 1863. »

Le commandant général annonce à l'armée du Potomac qu'elle va encore se rencontrer une fois avec l'ennemi. Les brillants faits de la Caroline du Nord, du Tennessee et de l'Arkansas ont divisé et affaibli l'ennemi sur le Rappahannock, et le moment parait être venu de porter un coup mortel à la rébellion et de remporter cette victoire décisive que nous devons au pays. Que les braves soldats qui se sont illustrés sur tant de champs de bataille accomplissent cette œuvre, et la renommée la plus glorieuse les attend.

Le commandant général attend des officiers et des soldats une action ferme et unie, et avec l'aide de la Providence, l'armée du Potomac aura fait un grand pas vers le rétablissement de la paix et de l'autorité légitime du gouvernement.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 3 février.

L'Office Reuter a reçu de New-York des nouvelles en date du 19 janvier.

La proposition a été faite au Sénat de déclarer que l'intervention française au Mexique est hostile aux Etats-Unis, qu'elle constitue une violation du traité de Londres ; — il a été proposé en outre que M. Lincoln demande la retraite des forces françaises, et vienne en aide au Mexique.

Lemberg, 3 février.

Un manifeste du directeur de la police constate qu'un nombre considérable de jeunes gens armés a quitté la ville pour aller rejoindre les insurgés polonais. Le manifeste déclare que tout enrôlement opéré dans ce but et toute tentative pour passer clandestinement la frontière seront passibles des peines fixées par le Code pénal.

Breslau, 3 février.

On lit dans la Gazette de Silésie : « Le train de Varsovie est arrivé ce matin de bonne heure, mais tout le courrier de Pologne manque. D'après un bruit qui mérite confirmation, toute la malle serait tombée entre les mains des insurgés. »

Un télégramme de la frontière annonce que le train express de Varsovie n'est pas arrivé.

Berlin, 3 février.

La Gazette de la Croix dit que la réponse à l'Adresse de la Chambre des Députés sera publiée sans être contre-signée par les Chambres.

Le comte d'Alvensleben, aide-de-camp du roi, est parti pour Saint-Petersbourg. Ce voyage se rapporte aux affaires de la Pologne.

Marseille, 4 février.

On mande de Naples, en date du 31 janvier, que le député Ricciardi a convoqué, par voies d'affiches ambulantes, un grand meeting destiné à servir de manifestation en faveur de la commission du brigandage et d'autres questions d'actualité.

Le peuple refusant, malgré la loi, la nouvelle monnaie, l'autorité se prépare à prendre des mesures décisives.

La commission du brigandage est arrivée à Avellino. La foule poussant le cri : Vive Garibaldi, le général Sistori crut devoir haranguer le peuple : il rappela qu'il avait été le compagnon de Garibaldi, mais qu'il considérait comme insupportable du cri de : Vive Garibaldi ; le cri de : Vive Victor-Emmanuel !

Le général Sistori a été fort applaudi.

St-Petersbourg, 3 février.

Par suite de l'insurrection de Pologne, le gouvernement a décidé l'augmentation des corps de cavalerie qui se trouvent dans ce pays. Les régiments, qui auraient dû se rendre en Pologne au printemps prochain, vont se rendre probablement à Wilna. Deux régiments de cosaques vont partir d'ici aujourd'hui ; deux régiments de hulans et une batterie d'artillerie partiront la semaine prochaine.

Berlin, 3 février.

La Chambre des seigneurs s'est prononcée à la presque unanimité pour l'envoi d'une Adresse au roi.

M. Telkrampf et son parti ont voté contre son projet.

Berlin, 4 février.

D'après le Journal de Posen, les conscrits enfermés dans la citadelle de Varsovie persisteraient dans le refus de prêter serment à l'empereur.

Athènes, 4 février.

L'assemblée nationale a adopté à l'unanimité un décret proclamant la déchéance du roi Othon et de sa dynastie.

Le trône de Grèce étant vacant, le prince Alfred d'Angleterre est déclaré roi des Hellènes.

Ce prince a obtenu 230,000 voix.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

SOUSCRIPTION NATIONALE en faveur des ouvriers cotonniers sans travail.

M.	fr. c.
Leconte-Baillon, percepteur,	200
Total	200
Listes précédentes	12,396 54
Total général	12,596 54

Nous publions encore la lettre suivante ayant trait aux fêtes en projet pour la souscription rouennaise. Notre publiciste ne peut faire défaut à cette œuvre éminemment utile et l'on peut dire nationale, surtout depuis que l'on a élargi le cadre et appliqué le produit à tous les ouvriers cotonniers de France :

« Roubaix, 5 février 1863. »

Monsieur le Rédacteur, Vous avez indiqué, dans votre journal (soit en suivant votre propre inspiration, soit en publiant les lettres qui vous étaient adressées), les moyens différents à employer pour augmenter le produit de la souscription ouverte en faveur des ouvriers de Rouen.

Des concerts, une cavalcade, une tombola, un bal même étaient les principaux éléments de réussite, et l'on a dû tenter de les mettre en pratique.

Cependant une certaine hésitation semble se manifester.

Aucune commission n'est formée pour chacune de ces fêtes. On semble douter du succès, on tâtonne, on recule. Il manque enfin une force indispensable : l'initiative, une force unique qui réunisse le tout et qui parte d'en haut.

La nouvelle mesure qu'on vient de prendre, en étendant sur tous les ouvriers cotonniers de France les produits obtenus, est un nouveau motif de reprendre cette idée, cette œuvre de charité, avec plus de persévérance.

Pour toute entreprise, il surgit des obstacles, nous le savons, comme à toute médaille il y a un revers. Mais ceux qu'on fait pressentir peuvent être levés et n'ont même aucune valeur.

On craint, dit-on, que des fêtes données actuellement fassent tort à celles qu'on se propose de donner au mois d'août.

Cette raison est peut-être spécieuse, mais n'est pas irrefutable. Roubaix n'a jamais hésité devant une dépense où l'utile se mêle au plaisir.

La réputation des Roubaisiens est établie sous ce rapport.

Nous demandons quel inconvénient on trouve à organiser, à défaut de cavalcade, au moins un bal et un concert, si on recule devant la cavalcade.

Les deux sociétés musicales peuvent, elles, prendre l'initiative avec plus de facilité.

Nous espérons qu'elles s'empresseront de montrer l'exemple et qu'elles seront soutenues dans leurs tentatives.

« Veuillez agréer, etc. »

« Vos abonnés. »

Au moment de mettre sous presse nous recevons une autre lettre sur le même sujet.

Nous la publions textuellement ainsi que nous avons fait des autres :

« Roubaix, 4 février 1863. »

A Monsieur le Rédacteur du Journal de Roubaix,

Monsieur,

Quelques lettres ont paru dans votre estimable journal au sujet d'une caval-

cade, vous nous avez même laissé espérer une réunion préparatoire, et aujourd'hui il n'est plus question de rien.

Pourquoi abandonner une aussi belle occasion de venir en aide à des milliers de pauvres ouvriers sans pain et sans travail. Que quelques jeunes gens faisant partie soit de la Société Hippique, soit du cercle du Commerce se réunissent, et nous aurons une cavalcade.

Moi-même je connais une quantité de jeunes gens qui se prêteraient de tout cœur à cette œuvre de charité, si quelques personnes de bonne volonté voulaient en prendre l'initiative.

Notre Administration municipale même, ne pourrait-elle pas nous aider ?

Roubaix restera-t-il en arrière de tant de villes moins importantes qui ont déjà organisé des fêtes au profit des ouvriers sans travail ? Que la misère vienne à se faire sentir à Roubaix nous serions heureux de voir d'autres localités venir à notre secours. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant.

J'espère, Monsieur le Rédacteur, que vous voudrez bien accueillir ma lettre et je vous présente mes sincères salutations.

« Un abonné. »

Nous nous permettrons seulement une observation applicable à cette lettre comme à celles que nous avons publiées antérieurement.

Nous voudrions pouvoir produire au bas de ces notes des signatures ; mettre des noms dont la notoriété pût amener cette initiative dont parlent nos abonnés dans la lettre précédente.

L'auteur de cette dernière lettre connaît une quantité de jeunes gens qui se prêteraient de tout cœur à cette œuvre de charité.

Que ces jeunes gens se réunissent ; qu'ils posent les bases d'une fête quelconque ; qu'ils demandent l'appui de l'Administration municipale — cet appui ne leur sera pas refusé, bien certainement.

Ce premier pas fait, l'œuvre marchera seule ; il est impossible que la majorité de la population ne lui soit pas favorable.

Nous ajouterons en réponse aux premières lignes de cette lettre, que si nous avons laissé espérer une réunion préparatoire, c'est que nous comptons et que nous comptons encore sur le zèle de ceux à qui appartient l'initiative. Nous avons mis, nous mettrons toujours notre publicité à la disposition de tous pour propager l'idée de cette œuvre. Mais là doit se borner notre rôle, nous ne pouvons ambitionner aucune autre espèce d'influence.

S'il n'est plus question de rien, on doit avouer que ce n'est pas notre silence et notre abstention qui sont coupables.

J. REBOUX.

Dans son audience de ce jour, le tribunal de simple police du canton de Roubaix a rendu 7 jugements contre 9 inculpés, dont un condamné à l'emprisonnement, savoir :

- 1 Ivresse scandaleuse.
- 1 Embarras de la voie publique.
- 3 Contrevenant à la police de roulage pour abandon de voiture et défaut d'éclairage.
- 2 Tapages nocturnes.

Au marché aux grains de Lille, d'hier, il y a eu une hausse moyenne de 0 fr. 32 c. à l'hectolitre.

L'année 1863 voit déjà réaliser une nouvelle diminution du prix de transport de Paris à Londres. En ce moment on va et l'on revient d'une capitale à l'autre, par Boulogne, pour 33 fr. 75 centimes, et le billet est valable pour un mois durant le-

quel on a tout le temps de visiter Londres ou Paris et d'y faire ses affaires.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 9 février, à 7 heures 1/4 du soir.

PHÉNOMÈNES DE LA COMBUSTION. (Suite).
Chalumeau à gaz oxy-hydrogène ou chalumeau de Clarke. — Gazomètre de Mitscherlich. — Applications industrielles d'une haute importance faites par MM. Hare, Gurney, Drummond et Desbassayns de Richemond. — Structure d'une flamme ordinaire. — Analyse de la flamme par l'ingénieur procédé de Nickles.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 11 février, à 7 h. 1/4 du soir.

Dernière leçon d'acoustique.
De l'orgue. — Des vibrations des cordes. — Du violon. — Du diapason.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX

Du 26 janvier au 1^{er} février 1863 inclus.

NAISSANCES.

18 garçons, 28 filles.

MARIAGES.

Du 26 janvier. — Entre Vital-Émile Goncé, tisserand, et Eulalie-Julie Deschamps, tisserande. — Jean-François Tysbraet, tisserand, et Marie Spaey, repasseuse.

Du 31. — Entre Pierre-Raymond-François Goudere, propriétaire, et Louise-Joséphine-Henriette Mimerel, sans profession.

DÉCÈS.

Du 26 janvier. — Jean-Baptiste Caucheteur, 62 ans, tisserand, époux d'Adelaide-Joseph Piat. — Henri-Louis-Joseph Marescaux, 75 ans, journaliste, veuf de Marie Delhoute, Embranchement. — Agnès Delplanque, 65 ans, ménagère, épouse d'Henri-Désiré Roy, au Fontenoy.

Du 27. — Amélie Fonteyne, 37 ans, ménagère, épouse de François Nonckele, Hôpital.

Du 28. — Henriette Hinderickx, 27 ans, ménagère, épouse de Charles-Louis Damman, rue des Champs.

Du 29. — Vander Eeken, 38 ans, ménagère, épouse de Pierre Saey, rue de l'Ermitage. — Mélanie Callewaert, 61 ans, ménagère, célibataire, rue Saint-Jean. — Frédéric Vandorne, 33 ans, chauffeur, époux de Marie-Thérèse Vermeire. — Pierre Vermond, 55 ans, journaliste, Hôpital.

Du 30. — Sophie-Philomène Flipo, 18 ans, journaliste, célibataire, chemin des Couteaux. — Béatrice Paquin, 57 ans, sans profession, veuve de Jean-Baptiste Descourt, rue Destombes.

Plus 11 garçons et 8 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

COMPAGNIE FRANÇAISE

DES COTONS ALGÉRIENS

(Société anonyme)

Créée par acte passé devant M^e Philéas VASSAL et son collègue notaires, Paris.

CAPITAL SOCIAL :

VINGT-CINQ MILLIONS DE FRANCS

Divisé en 4 séries

De 12,500 actions de 500 fr. chacune.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. Le comte de DAX, O. ancien membre du conseil du gouvernement de l'Algérie, administrateur des chemins de fer algériens.

Le vicomte N. DUCHATEL, C. administrateur des chemins de fer de l'Ouest.

NUMA GUILHOU, président du conseil d'administration du chemin de fer des Charentes, banquier.

Le marquis de JOUSSELM, propriétaire. Le comte G. de VILLENEUVE, proprié. H. DESTREM, ancien banquier, administrateur du chemin de fer de Séville à Cadix.

A. DU MESNIL, propriétaire.

Lesquels se compléteront jusqu'au nombre de 10 (art. 19 des statuts).

plet épanouissement, et le voilà condamné à voir un autre recueillir le fruit de ses soins !

En parlant ainsi, Gothard se promenait avec agitation ; la fougue de son caractère l'emportait, cette fois encore, sur la bonté de son cœur et sur la justesse de son esprit. Il était irrité contre Charles, contre Hulda, contre l'univers entier ; car le cœur de son Hermann pouvait être brisé pour toujours.

Personne ne le connaît comme moi, murmurait-il lentement et à voix basse, et une larme brillait dans ses yeux. « Qu'une seule gelee passe sur son parterre, et elle emportera du même coup feuilles, boutons et fleurs. » — « C'est un fait accompli, s'écria-t-il ensuite avec violence. Charles, tu as détruit le repos du meilleur, du plus noble des hommes, le repos d'une famille entière ! Je devrais te haïr, l'arracher le cœur de la poitrine ! Mais impossible, car j'ai le malheur de l'aimer ! »

Il s'élança vers Charles et le serra dans ses bras ; mais le baron souffrait trop lui-même pour comprendre la lutte morale et les sentiments opposés de son bouillant ami. Il le repoussa doucement et répondit avec un profond soupir :

« Tu me meconnais, et c'est là mon malheur à moi. Quand j'ai rencontré ta sœur à Billingsdal, savais-je qu'elle était fiancée ? pouvais-je le deviner ? le savait-elle elle-même ? »

« Quoi ! cet amour date de si loin ? Pourtant ma mère aussi était à Billingsdal. Oh ! c'est déplorable ! les mères, même les meilleures, sont toujours aveugles, se laissent toujours tromper. »

« Qu'entends-tu par là ? tu ne pèses point tes paroles ! s'écria Charles, les joues en feu. Tromper, dis-tu ? Crois-tu

donc que moi, que Hulda, qui est innocente et la pureté mêmes, nous l'aurions essayé ? Si tu avais questionné ta mère ou comparé ma façon de penser avec l'action que tu m'attribues, tu m'aurais épargné cette injure ! »

Et à ces mots il se leva brusquement. « Allons, répondit Gothard avec plus de calme, trêve de protestations, et raconte-moi ce qui s'est passé ; car c'est encore obscur pour moi. »

« Mon récit ne sera pas long. J'aimai Hulda du moment que je la vis ; tant de beauté, de candeur et de cordiale simplicité captivèrent mon cœur, libre jusque là, et la passion, plus forte que le sentiment du devoir, m'entraîna irrésistiblement vers elle. Ainsi se passa un mois de lutte incessante, continuelle alternative de souffrance et de félicité. Souvent je fuyais la société de Hulda, résolu à lui taire toujours mes sentiments ; car, pauvre et fier, je sentais ce qu'il y a d'humiliant à devoir à l'amour d'une femme ses moyens d'existence. Je n'ai jamais cessé d'avoir pour principe que, pour trouver un bonheur parfait auprès d'une épouse chérie, l'homme doit être en position d'assurer leur sort à tous deux. Mais en même temps s'élevait dans mon cœur cette autre voix : « On peut, sans manquer à l'honneur, accepter tout de celle qu'on aime. » Crois-moi, Gothard, il est terrible ce combat entre l'amour et la raison, entre la faiblesse et la fierté, entre la passion et le devoir ; il rongé lentement le cœur. »

Cependant il est probable, il est même certain que j'aurais triomphé, si le hasard n'avait amené un tête-à-tête entre Hulda et moi la veille de son départ. Nous nous promenions dans le parc avec

les autres jeunes gens, lorsqu'on proposa de se séparer et de prendre des chemins différents — comme on l'avait déjà fait plusieurs fois — pour se retrouver ensuite dans l'allée principale et voir quel couple arriverait le premier au but. Je n'avais jamais été le compagnon de ta sœur dans ce jeu puéril ; mais, venant à peine de lui offrir le bras, je jugeai qu'il serait ridicule de la céder à un autre. Nous marchâmes sans échanger une parole, et au moment d'atteindre le but, nous nous assimes sur un banc, car personne ne se montrait encore. Le moment était dangereux, très-dangereux pour notre repos. Ma tête s'égarait ; j'osai prononcer quelques mots d'amour, et je les rachetais volontiers du meilleur de mon sang, s'ils ont pu troubler la paix de son âme. Au même instant, ta mère parut devant nous, m'ordonna sévèrement de m'éloigner, et le lendemain matin elle vint me trouver dans le parc. C'est une femme d'une haute raison, Gothard ; elle choisit la meilleure voie et, confiante dans mon honneur, elle m'apprit que Hulda était destinée à un autre. Je n'ai plus rien à ajouter, si ce n'est que la mère peut avoir foi en ma parole ; avant le lever de Hulda j'avais quitté Billingsdal, et je ne l'ai plus revue depuis le moment où ma faiblesse triompha de mes bonnes résolutions.

« Je ne puis te condamner, reprit Gothard tout ému ; au contraire, Charles, je te prie de me pardonner mes soupçons. Tu es un saint en comparaison de moi ; mais — ne l'offense point de mes paroles — quelque légère que soit ta faute, Hermann ne l'eût pas commise. Il vaut mieux que nous deux, et voilà pourquoi je souffre horriblement de la pensée que c'en est fait de tout son bonheur ici-bas. »

« Et que mon cœur se brise et peut-être aussi celui de ta sœur, c'est là une bagatelle qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe ! »

« Charles ! dit Gothard d'un ton sérieux, tu as l'âme trop noble pour être égoïste. Tu as détruit ton propre repos, j'en conviens ; mais n'est-il point encore plus cruel pour toi de savoir que tu as causé le malheur d'un homme dont toute la félicité, tout l'espoir résidait dans le trésor que tu lui as ravi — involontairement, il est vrai ! »

« Et, malgré cela, j'ai encore accepté ses bienfaits ! s'écria Charles avec un rire amer, le cœur en proie à d'indicibles tortures. Non, tu ne peux te faire d'idée de mon affreux supplice quand j'appris que ce Hermann Dahl, que ta mère ne m'avait pas nommé, était précisément l'ami d'enfance à qui ta sœur est promise. Etre le débiteur d'un homme à qui j'avais tout enlevé, et me trouver à la fin réduit à rendre grâce à Dieu d'avoir rappelé à lui ma malheureuse mère, et de m'avoir par là fourni l'unique moyen de m'acquitter de cette dette écrasante ! comprends-tu cela, Gothard ? Ajoutes-y le chagrin de voir mes sœurs chéries, pauvres orphelins, réduites à chercher un asile sous un toit étranger, et dis-moi si tu as le courage de verser encore une goutte de fiel dans ce calice d'amertume déjà trop plein ! »

« Dieu m'en preserve ! » dit Gothard en attirant son ami sur son cœur. « Ils se tiurent longtemps embrassés comme deux frères ; après une lutte pénible, leurs âmes viriles s'arrachèrent enfin à l'affaissement où elles étaient plongées. »

Déjà les premiers lueurs du matin blanchissaient la fenêtre qu'ils étaient encore assis côte à côte, calmes, mais

graves et pâles, se regardant et se donnant la main. L'heure douloureuse des adieux approchait. Il leur semblait que cette nuit avait inauguré pour leurs cœurs une existence nouvelle. L'orage s'était apaisé ; dans le regard et sur le noble front de Charles éclataient l'énergie et la résolution, tempérées par une douce mélancolie. Les traits de Gothard exprimaient à la fois une profonde et intime compassion, et le pressentiment que tout pouvait encore se réparer ; car l'espoir renaissait dans son esprit mobile et impressionnable.

Les adieux de Charles et de Selma furent bien amers ; ils restèrent longtemps seuls ; mais quand ils eurent rejoint la famille Thorsen, ils surent maîtriser leur douleur. Charles trouva dans son cœur sensible et reconnaissant des expressions vraies, chaleureuses, pour remercier le bailli et sa femme de leur générosité envers la pauvre Selma. La baillive, qui conservait encore un peu d'espoir, malgré l'étrange caractère du baron, le pria instamment de revenir bientôt, et son mari ajouta d'un ton affectueux :

« Vous serez toujours le bienvenu chez nous, monsieur le lieutenant ; considérez Forsballa comme vos foyers aussi souvent que cela vous fera plaisir. »

Hortense insista à son tour et promit à Charles de traiter Selma comme une sœur. Il se jeta dans la voiture avec une émotion profonde, et Gothard prit place à côté de lui pour l'accompagner jusqu'à une certaine distance.

M^{me} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro).